

siste à élever une construction grossière de charpentes au-dessus de l'endroit choisi. Cet édifice, qu'on appelle dans le pays *derrick*, — plate-forme, grue, potence, — ainsi que tout ce qui sert à élever des charges en l'air, tire, paraît-il, son nom d'un bourreau célèbre et consommé dans son art, qui florissait ici avant l'indépendance des Etats-Unis. Le derrick dont on se sert au puits d'huile n'a rien pourtant de la forme qu'implique son nom. C'est un simple échafaudage en pyramide, haut d'une cinquantaine de pieds, ayant une dizaine de pieds carrés à sa base, quatre à peu près à son sommet, et ressemblant beaucoup en réalité aux échafaudages servant à bâtir les hautes cheminées de fabrique, ou à la carcasse de bois d'un petit clocher de village. Au sommet du derrick est une poulie munie d'une corde, au bout de laquelle est fixée la lourde sonde d'acier servant à forer un trou de 6 pouces de diamètre, pénétrant à la profondeur voulue pour atteindre l'huile, c'est-à-dire généralement à 500 ou 600 pieds <sup>1</sup>. A quelques pas du derrick est une baraque qui renferme une machine à vapeur de la force de huit à dix chevaux, et qui, au moyen d'une courroie, met en mouvement une grande roue de bois placée sous le derrick, laquelle, à son tour, fait mouvoir une solide charpente de 16 pieds de long, suspendue comme un fléau de balances. Ce levier mobile élève et abaisse alternativement la corde à laquelle sont fixés les outils de forage. Quand on arrive à la nappe d'huile, si le précieux liquide ne jaillit pas, c'est encore ce mouvement qui sert à le pomper. Naturellement, à mesure que le trou se creuse et qu'on retire le foret, on garnit le premier d'un tubage en fer pour empêcher l'invasion de l'eau salée ; et, pour que cette même eau ne monte pas par l'orifice inférieur du tube, on introduit dans celui-ci un sachet

<sup>1</sup> " La profondeur à laquelle on rencontre l'huile, dit M. Figuié dans une de ses revues scientifiques, varie de 10 à 120 mètres. Le nombre des puits ouverts en Pensylvanie à la fin de 1860 dépassait déjà 2,000, dont 74 des plus importants produisaient par jour environ 1,165 barriques de 190 litres, soit 220,000 litres d'huile brute, valant à peu près 50,000 francs, ce qui portait le prix du liquide à 22 centimes le litre. Les frais de forage et d'exploitation étaient, à cette époque, évalués à 5,000 francs pour un puits de 60 mètres de profondeur. Le produit était et est toujours très-considérable. On a rencontré une source fournissant 6,000 hectolitres par 24 heures. Dans plusieurs occasions le jet d'huile s'est montré si violent, qu'il a fallu employer les moyens les plus énergiques pour s'en rendre maître." On comprend aisément de quelles précautions il faut user pour extraire, manipuler, transvaser un liquide aussi inflammable que le pétrole tel qu'il sort de la terre, chargé de produits bitumineux et carburés. Néanmoins, des incendies ont eu lieu plus d'une fois et ont causé d'affreux accidents. " Un jour, ajoute le même écrivain, une de ces sources prit feu et incendia toute la contrée. Les flammes se propagèrent de proche en proche, allumant une surface continue de plusieurs lieues carrées ; hommes et animaux périrent dans cet océan de feu. Pour prévenir ces malheurs, toutes les sources sont aujourd'hui encaissées et contenues dans de forts tuyaux de fonte qui peuvent être fermés hermétiquement."